

Karen Trevisani

5 éléments et Due figure mobile

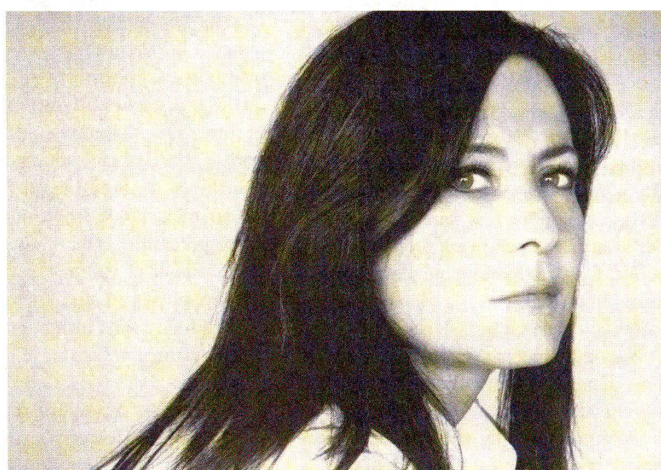
Bronzes

Née à Cali en Colombie en 1964, Karen Trevisani est diplômée de Taller 5, célèbre institut d'art graphique de Bogotá. Elle a notamment vécu à Chicago et New York avant de s'installer à Paris en 2000. Après s'être intéressée à la photographie et à l'histoire de l'art, elle commence la sculpture en 2004 aux Arts décoratifs à Paris. Passionnée par le mouvement en art, le rapport qui lie secrètement la géométrie et la lumière, elle conçoit son travail comme une incessante recherche qui reflète sa fascination pour la matière, le lien homme-femme, la liberté créatrice, lieu de lutte entre le réel et les aspirations intérieures. Son travail explore le lien dynamique qui unit l'énergie, les symboles, la matière, les formes et la lumière.

***5 éléments et Due figure mobile* illustrent à merveille sa conception esthétique : il appartient à l'amateur de s'approprier l'œuvre, de la construire en fonction de ce qu'il ressent autant que pour répondre au questionnement qu'elle lui inspire.**

PAR CLAUDE-HENRY DU BORD

© DR



PARLONS un peu sculpture. Non pas empilage de déchets, amalgame de concepts, non pas recyclage ou lubie, mais mise en forme, en ordre de la matière brute et vivante, terre, argile appelées à devenir bronze – ou marbre ou granit. Cet avertissement pourrait être un poncif de plus si le fait de créer et d'exposer des sculptures n'était devenu presque anecdotique, comme si être « contemporain » était synonyme de confusion et que le mot « abstraction » ne recouvrait plus qu'une idée flasque, sans contenu. À moins que je ne me trompe et qu'il s'agisse du contraire : les choses appelées « œuvres » (nombre d'entre elles en tout cas) étant maintenant d'abord des concepts ; elles en sont saturées au point qu'on ne voit ni n'approche plus qu'un titre saturé d'idées, tellement bourrées de sens qu'elles sont prêtes à imposer !

La sculpture, c'est autre chose : je la conçois troublante, posée comme un questionnement presque tragique, un défi qui poursuit l'homme depuis qu'il a conscience de ses mains, une manière de rêver en s'appropriant une pierre, une bille de bois, une boue solide ; une manière de trouver sa place au sein du réel. La sculpture, je l'espère semblable à un *fait*, aussi réelle qu'une montagne, aussi sensuelle qu'une présence, aussi mystérieuse qu'une apparition. Soudain, la matière se livre à moi, me parle, m'émeut. Ce n'est pas si fréquent. Parmi les productions de ce temps, peu répondent à mes attentes, sinon parfois une divine surprise, une émotion directe et vraie. Karen Trevisani appartient au cercle très restreint de ces artistes qui non seulement ne se moquent pas de vous, mais encore vous retournent comme un gant ; ses œuvres – rares, mûries – sont d'inépuisables sources de satisfaction esthétique. De celles qu'on n'oublie pas

et qui vont leur chemin en vous, avec autant d'assurance que de puissance.

Je connais Karen depuis presque vingt ans, avant même qu'elle épouse mon ami Vincent Trevisani et, depuis tout ce temps, elle ne cesse de m'étonner, de m'émouvoir. Ce que j'écris pourrait n'avoir aucune espèce d'importance si justement l'étonnement, la passion, un sens aigu de la contemplation, une humilité foncière ne participaient, entre autres, à son talent créateur – comme le socle *participe* de la statue.

Karen aime l'art parce qu'elle aime la vie, parce que, pour elle, créer c'est agir, c'est aimer.

Ce que l'on sait d'un artiste, quelques détails, quelques traits de caractère, une écume qui scintille s'efface, se dissout presque dès qu'on est en présence d'une de ses œuvres. Sa personne, son histoire semblent soudain passer au second plan, et en même temps, le peu que nous savons de cet artiste se révèle à la vue de ce qui est née de ses mains, prend une ampleur nouvelle, nous permet de mieux saisir le secret de son être. Quand cela arrive – c'est plus rare qu'on le croit – il y a de quoi remercier.

Qu'importe au demeurant le chemin qui a conduit l'artiste à son œuvre ! Qu'importe l'impulsion de départ : elle souvent mince, presque un alibi, à peine une idée suffisante. Plus importantes sont les étapes qui jalonnent le travail, qui manifeste son évolution, son accomplissement. Ici, dans *5 éléments*, le sculpteur a commencé par fragmenter l'idée originelle, allant presque jusqu'à la détruire afin de permettre l'établissement, la mise en ordre de forces.

Ces forces sont des éléments rendus sensibles dans la parenté qui régit l'ombre, la lumière, l'espace. D'une lente réflexion naît donc une méditation née de la présence même de la matière puis une

Due figure mobile 3.



► Karen Trevisani

succession de genèses dont l'œuvre à venir se nourrit.

Le titre nous renseigne longuement sur l'intention esthétique : *5 éléments* – et d'emblée, un pont symbolique est comme jeté entre les cultures et les continents car l'amateur sait, aujourd'hui plus qu'hier, qu'aucune œuvre n'appartient plus en propre à une seule culture. Nous sommes les héritiers, les dépositaires d'influences universelles.

Vieille de plus de quatre mille ans, la théorie chinoise des cinq éléments se combine avec une numérologie : 1, l'eau ; 2, le feu ; 3, le bois ; 4, le métal ; 5 la terre. Chacun est mis en relation avec le temps et l'espace, ainsi l'eau est associée au bas, à l'hiver, au nord ; le feu correspond à l'espace placé en haut, à l'été, au sud ; le bois au printemps et à l'est ; le métal à l'automne et à l'ouest ; la terre au centre prête son assistance à tous les autres points et éléments.

Les cinq éléments non seulement réagissent les uns sur les autres, mais encore se détruisent l'un l'autre au nom du besoin d'harmoniser la vie humaine et l'ordre cosmique, selon les lois du Yin et du Yang dont la fonction est d'animer les aspects antithétiques de l'ordre cosmique et donc des éléments qui le composent.

L'Occident, depuis les Grecs, ne compte que quatre éléments qui se transforment les uns les autres : l'eau, l'air, le feu, la terre. La théorie platonicienne les fait procéder les uns des autres avec une rigueur qui atteint celle des raisonnements mathématiques (*Timée* 56 et suivants). Liés aux Nombres, aux Idées, à la Participation, les éléments se subdivisent en variétés, selon les mesures de participation et de mélanges. Ainsi distingue-t-on trois sortes de feu : la flamme brûlante, la lumière, les résidus incandescents de la flamme.

« Cependant que tu sembles ne façonner qu'un tas de terre molle, qui verrait ton travail avec des yeux pour la profondeur, te verrait travailler le vif et modeler ce qui est caché. »

Paul Valéry

Un cinquième élément, l'éther, était tantôt rattaché à l'air, tantôt au feu.

Et par cet ajout, les symboliques s'unissent par-delà les continents et le temps.

Gaston Bachelard (1884-1962) démontre dans une tétralogie restée fameuse que chaque élément (conçu comme « hormone de l'imagination ») possède sa correspondance dans la symbolique fondée sur l'imaginaire. Ainsi, l'image de l'air est à l'origine d'une psychologie ascensionnelle qui a elle-même ses contraires dans l'envol et dans la chute ; à chaque élément correspond un tempérament : l'eau – le lymphatique, la terre – le bilieux, l'air – le sanguin, le feu – le nerveux.

L'analyse de Carl Gustav Jung (1875-1961) s'éloigne de cette symbolique pour privilégier la distinction traditionnelle entre les principes actifs et masculins (air et feu) et les principes passifs et féminins (eau et terre).

Nous pourrions aussi évoquer la symbolique maçonnique qui établit un tableau de correspondance entre les éléments et les principaux degrés de l'ascension initiatique ; la terre correspond au corps et au degré de la vie matérielle, l'air au mental et à la Karphilosophie, l'eau à l'âme et à la religion, le feu à l'esprit et à l'initiation. Nous pourrions aussi souligner que la tradition mystique musulmane, par la voie du soufisme, établit des rapports strictement contraires entre les quatre

degrés d'évolution initiatique et les quatre éléments...

5 éléments est posée sur une base carrée, figure elle aussi fortement symbolique puisque, pour les Chinois par exemple, l'espace est carré. Généralement associé à la terre dans de multiples traditions, il symbolise d'abord l'univers créé et, selon de Champeaux et Sterckx, « l'arrêt, ou l'instant prélevé. Le carré implique une idée de stagnation, de solidification ; voire de stabilisation dans la perfection... » Platon estimait qu'avec le cercle, ces deux formes étaient *absolument belles en soi*. Sur ce socle carré où la matière pourrait stagner, Karen Trevisani place cinq éléments susceptibles de bouger, de s'ordonner selon la liberté de celui qui les dispose sur cet espace clos.

Et l'espace devient le lieu même de la dynamique.

Une architectonique s'instaure dans des limites idéales...

Je ne peux m'empêcher de penser que la multitude et la richesse de ces symboles se mélangent dans notre inconscient, se fragmentent, s'amplifient au point qu'en voir une représentation aussi simple, aussi subtile, nous permet de saisir une part de la merveille : ce qui constitue la nature et l'homme est identique et *5 éléments* le rend aussi manifeste que tangible.

Calder pensa la sculpture selon deux pôles complémentaires : les stables, les



Conversation

mobiles, ces derniers devant au vent ou à l'impulsion du geste humain de changer leur apparence et leur structure. Karen Trevisani pense *le stable mobile* : il vous appartient de disposer l'œuvre pour qu'elle semble ne plus devoir bouger ; elle organise les possibles en fonction non du mouvement, mais de l'intention esthétique de celui qui s'approprie les 5 éléments.

Une œuvre d'art est à jamais beaucoup plus qu'une somme de référents symboliques, une médiation entre des mémoires, des approches, ou le commentaire qui vient, souvent, freiner

sinon troubler l'intérêt que manifeste l'amateur ou même le passant...

Une œuvre est un acte qui se justifie lui-même par ce qu'il montre autant que par ce qu'il révèle.

Paul Valéry écrit sans détour : « Je conçois les arts en tant qu'actes. Une œuvre est résidu d'un travail. Il faut qu'une œuvre en tant qu'unité soit définie par autre chose que par l'emballage, l'union physique de parties – et même le "sujet". » Il précise : « Une

œuvre fait parler. Mais celle qui nous réduit au silence est la plus belle. Certaines sculptures vous prennent par le fond. »

En regardant, en touchant ces 5 éléments, le silence de ma joie et de mon étonnement parlait à jamais mieux qu'un inutile discours de plus, même d'hommage ! Silence venu dire l'émotion. J'étais bel et bien pris par le fond... Quelque chose en effet bougeait en moi, me portait à admirer, sans mot dire, cette œuvre qui ouvre d'inconnues perspectives... Ici, le « résidu » est un acte qui ne se ferme pas sur lui-même,

mais n'en finit pas de s'ouvrir grâce à celui qui saisit l'œuvre.

Et l'œuvre bouge en restant immobile, affirme son pouvoir sans jamais nier notre liberté...

Ce que Karen Trevisani met en scène, place dans l'espace, joue avec la multiplicité de ces symboles d'une richesse inouïe en même temps qu'elle les traite avec la rigueur du sculpteur en privilégiant le jeu entre ombre et lumière et la bipolarité mobile/immobile.

Elle instaure une œuvre réellement ouverte que je peux m'approprier en l'édifiant à ma manière, en jouant – moi aussi – avec ses ombres et le grain propre à chaque représentation des éléments...

L'œuvre se meut, se déplace, elle est en vie, se coule dans mes humeurs, répond à mes attentes, développe un questionnement, donne à voir plus que ce que la lumière montre.

Le nombre des éléments reste inchangé, mais leur ordre, leur situation dans l'espace dépendent de l'intention de celui qui la manipule et ne cesse de la redécouvrir.

À la fascination visuelle, Karen Trevisani ajoute la *fascination tactile*, l'irrésistible envie de toucher ces cinq monolithes que la main garde en paume et qui condensent son art. Grâce à elle, j'ai pu manier le feu sous l'espèce du bronze, palper l'éther, l'espace autrement qu'en rêve...

Pour compenser la désacralisation manifeste du monde contemporain, l'œuvre d'art a été sur-sacralisée, muséifiée, c'est à peine si celui qui la regarde ne s'agenouille pas devant elle ! Le promoteur qui découvre le musée Rodin est

pris de l'irrépressible envie de toucher, on le comprend ; il voudrait se coller au *Baiser*, tripoter *La Pensée* qui sort de son bloc de pierre coiffée d'un modeste bonnet, mêler ses mains à celles, jointes, de *La Cathédrale*. Et ce que Rodin suscite, Germaine Richier, Henry Moore, Niki de Saint-Phalle le revendiquaient !

Mais en ces temps de matérialisme sauvage, on ne peut (paradoxalement) plus toucher sans risquer d'être pris pour un vandale. Interdit ! Sacrilège ! La matière est sainte parce que nul ne sait de quoi elle est exactement faite. Ce qu'une œuvre suppose de dévotion et d'érotisme est exclu au profit d'une idéalisation du concept : le plaisir esthétique s'apparente à la dissection, on analyse, on déduit, on suppose, on glose sur les états de cette matière, de ses formes, on se contente de juxtaposer les idées au lieu de laisser les mains comprendre.

Karen travaille la terre après l'avoir laissée en partie sécher, elle sculpte donc plus qu'elle modèle, creuse l'idée en même temps qu'elle dégage la forme. Et quand la majeure partie de l'eau s'est évaporée, l'œuvre est quasiment achevée parce que devenue ferme, dure – impossible à être encore façonnée : elle s'est livrée, abandonnée à force de patience, de passion, sous l'effet du couteau, du ciseau qui grattent, poncent, éliminent, révèlent.

Karen Trevisani sait qu'on ne lit bien qu'avec les mains, parce que tout est, d'une certaine manière, écrit en Braille, dans une langue que la main reconnaît dès qu'elle saisit, effleure, caresse.

Une sculpture qu'on ne peut toucher est comme morte.

Pas de liturgie possible entre elle et celui qui s'en approche. On tourne autour de l'œuvre comme une mouche au-

tour d'une tête d'âne... Mais la vie du bronze, le baiser de la lumière, la paume qui déchiffre ce grain du métal ?

5 éléments est une œuvre foncièrement totémique, elle dégage une rare puissance due à la manière dont son créateur a, sans relâche, pensé et repensé son « sujet » en fonction du mouvement et de la dynamique, comme si les formes les plus intuitives attendaient non pas d'être révélées, mais senties...

Les lignes de force traversent le bronze pour dire que la matière palpite.

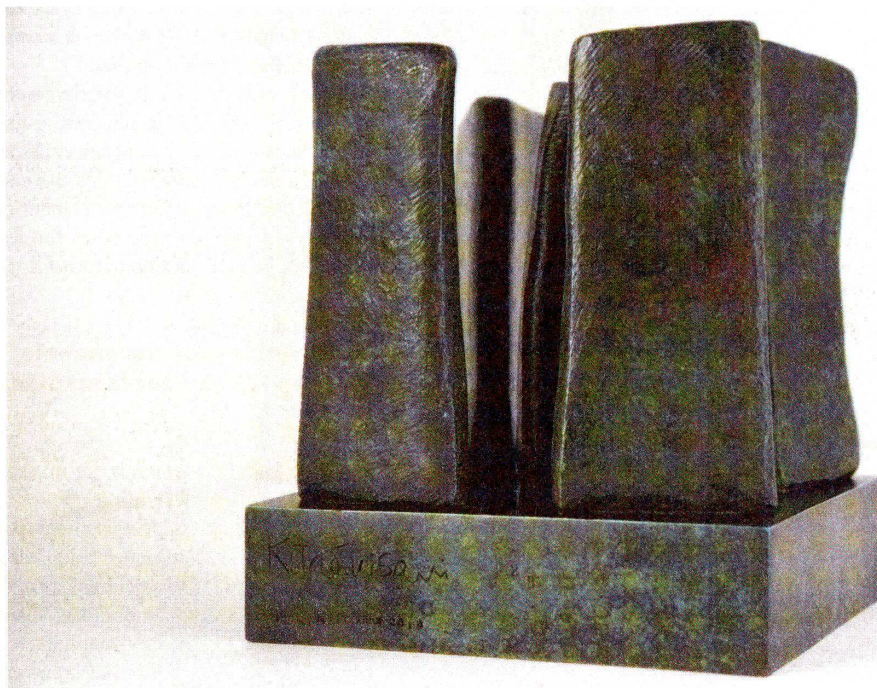
L'œuvre appelle, demande qu'on établisse avec elle une relation nouvelle, une familiarité, un apprivoisement. En appréhendant l'esthétique selon des codes élémentaires, en déclinant les textures, en privilégiant la mobilité et le jeu des possibles, Karen Trevisani nous réconcilie avec cette part proprement sacrée de l'art qui se nomme le réel et son mystère.

Par l'acte créateur, elle manifeste que ce qui est caché n'en est pas moins réel, que le symbole est une manière universelle de dire ce qui souvent échappe à la parole, que nous sommes faits de la même matière dont naissent les éléments, mais aussi les rêves, la joie, le plaisir, la fugacité, l'étonnement – cette vertu d'enfance qui nous découvre le monde comme au premier jour.

Je suis une part active des 5 éléments. Je dois à une sculpture de Karen Trevisani de me le rappeler.

Due figure mobile – que je ne vous ferai pas l'affront de traduire ! – n'est pas une œuvre moins fascinante et loin de là. Sa fluidité, sa légèreté sont telles que la dynamique des courbes et des lignes ne laisse de vous saisir. Une fois encore, libre à vous d'interpréter ces deux

► Karen Trevisani



Cinq éléments 1.

formes admirablement complémentaires. Le masculin/le féminin ; le yin/le yang ; le clair/l'obscur... La verticalité est là, manifeste ; elle dit l'homme, l'axe entre le terrestre et le céleste, le lien, l'ascension. J'ai toujours pensé que nous avions à cœur d'écrire des phrases qui tiennent debout, des œuvres qui tiennent debout pour dire notre verticalité – et sa fragilité. Là est notre dignité. Ces deux figures nous le rappellent, sans violence aucune, comme un signe fécond.

L'intérêt n'est pas seulement dans ce que ces formes (étrangement anthropomorphiques dans une si grande économie de moyen) suscitent – il faut encore savoir les apprivoiser, s'approcher, les faire siennes. Le travail de Karen Trevisani est encore plus troublant dans le détail. Le soin apporté au relief, aux stries, aux accidents volontaires, lisibles dans la matière, traduit un autre langage, une espèce d'alphabet secret, une

œuvre dans l'œuvre. La plus infime modulation du bronze contient l'harmonie du tout. Et, une fois encore, la lumière joue avec l'ombre, l'absorbe, la renvoie, la décline ; elle inspire le mouvement, le prolonge, le libère.

Rien dans ce travail ne relève de l'épiphénomène, il séduit, trouble sans inquiéter, questionne sans insister. Je me laisse faire, étonné, j'avance une main qui fourmille de toucher pour vérifier avec les doigts, la paume, ce que mon esprit a saisi. L'esprit du bronze me transmet sa mémoire. Et je rêve seulement de pouvoir vivre à proximité des ces deux figures mouvantes, énigmatiques, sûr que leur voisinage me confèrera une paix durable, au point de me réconcilier avec le monde matériel qui, si fréquemment, m'effraie. Ils auront beau s'agiter les conceptualistes, jouer au plus malin, exhiber des écorchés, aligner des pots de chambre, entasser des prises électriques ou des boîtes de

conserve, estimer qu'une poupée Barbie vaut bien la Pietà de Michel Ange, ils ne font que s'amuser entre eux, guettent le pigeon milliardaire qui leur achètera leur « machin » à prix d'or. Mais s'ils ne manquaient pas terriblement d'imagination, de sensibilité, peut-être pourraient-ils deviner l'espace d'un instant le choc autrement magnifique que crée une sculpture de Brancusi, de Moore, de Stahly, d'Arp... et, pour ce qui me concerne, de Karen Trevisani qui transforme en émotion le travail de ses mains.

Oui, une création digne de ce nom en quelque sorte vous crée, elle prolonge en vous cet élan qui vient de loin, de très loin et qui vous porte à vivre, à aimer, à croire.

Due figure mobile m'a ouvert l'âme : je sais que rien ne tient sans l'altérité, sans ce complément que mon être attend et qu'une œuvre a rendu sensible... ■